



Numéro deuxième / L'Âge libre – Blitz Theatre Group – Neva – Chansons sans gêne –  
Les Damnés – À plates coutures – Warlikowski – Charles Fréger – Hölderlin



# Chorégies d'Orange

9 JUILLET - 6 AOÛT 2016

THÉÂTRE ANTIQUE

Puccini

## Madama Butterfly

Samedi 9 juillet - 21h45

Mardi 12 juillet - 21h45

## Concert Bernstein/Gershwin

Fayçal Karoui

Julie Fuchs - Benjamin Bernheim

Nicholas Angelich

Lundi 11 juillet - 21h45

Verdi

## Requiem

Tugan Sokhiev

Krassimira Stoyanova - Ekaterina Gubanova

Joseph Calleja - Vitalij Kowaljow

Samedi 16 juillet - 21h45

Verdi

## La Traviata

Mercredi 3 août - 21h30

Samedi 6 août - 21h30

## Concert lyrique

Paul Daniel

Sonya Yoncheva - Saimir Pirgu

Vendredi 5 août - 21h30

COUR SAINT-LOUIS

## Concert des Révélation Classiques de l'Adami

Samedi 9 juillet - 18h

[www.choregies.fr](http://www.choregies.fr)

tél. 04 90 34 24 24

## ÉDITO

## LA RANÇON DE LA GLOIRE

A peine trois jours à Avignon et déjà le succès : 10 000 exemplaires distribués dans toute la ville, un numéro glissé entre les mains de Jan Fabre, et dans certaines rues autour de nos distributeurs des scènes d'émeute. Des enfants piétinés, des femmes molestées et des affiches arrachées par des théâtres à qui l'espoir d'avoir un I/O entre les mains a parfois fait perdre la raison...

Ça, c'est pour l'Histoire. En vrai, la force de nos désirs et la réalité de nos triomphes sont certainement autant en décalage que peuvent l'être ceux des artistes que nous avons vus ces derniers jours. De la cour d'Honneur à l'Opéra en passant par l'Artéphile ou le théâtre des Barriques, dont nous vous parlons aujourd'hui, chacune des propositions a suscité chez les spectateurs que nous sommes des réactions aussi passionnées qu'inattendues.

De la standing ovation à laquelle eurent droit « Les Damnés » devant une Audrey Azoulay encore toute perturbée par les performances érotico-pathétiques de Denis Podalydès, il n'est rien resté d'autre chez nous qu'une sorte de désarroi tranquille. Inversement, certains sont revenus aussi possédés qu'Olivier Py à quatorze ans lors de sa découverte de Claudel, après avoir vu la compagnie Avant l'aube, qui ne bénéficiera pourtant pas de la couverture médiatique d'Ivo Van Hove. Alors voilà, c'est à la fois injuste et terriblement chouette, et c'est pour cela que cette gazette est à Avignon. Pour ouvrir le débat, vivre le théâtre et, avec lui, déterrer les possibles.

La rédaction

## SOMMAIRE

<b>FOCUS</b> PAGES 4-5	<b>FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE</b> PAGE 12
COLLECTIF / L'ÂGE LIBRE	IL TRIUNFO DEL TEMPO E DEL DISINGANNO
—	DE HÄNDEL (R. WARLIKOWSKI)
<b>FOCUS</b> PAGES 6-7	—
BLITZ THEATRE GROUP /	<b>LES RENCONTRES D'ARLES</b> PAGE 12
6 A.M. HOW TO DISAPPEAR COMPLETELY	CHARLES FRÉGER
—	—
<b>REGARDS</b> PAGES 8-9	<b>LA QUESTION</b> PAGE 14
NEVA	BLITZ THEATRE GROUP
CHANSONS SANS GÊNE	—
LES DAMNÉS	<b>REPORTAGE</b> PAGE 15
À PLATES COUTURES	HÖLDERLIN, HÉRAUT DE LA HYPE
—	
<b>BRÈVES</b> PAGE 10	

## À QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES

— par Audrey Santacroce —

**Elles sont quatre, elles sont belles, elles ont la vingtaine et une énergie phénoménale. N'ayant rien à perdre et tout à donner, Inès Coville, Agathe Charnet, Lucie Leclerc et Lillah Vial délivrent un exercice jubilatoire en passant Roland Barthes et ses « Fragments d'un discours amoureux » à la moulinette de la pop culture.**

Qui aurait cru que Roland Barthes parlait aussi de la jeunesse d'aujourd'hui ? C'est en s'appuyant sur une citation des « Fragments » que les quatre comédiennes déroulent une partition sans fausse note. Enfin, les femmes se réapproprient la scène. Enfin, on confronte les idées de Roland Barthes au désir féminin. Sur scène, on clope, on jure, on crache, on chante et on danse aussi (que celui qui n'a pas frêmi en entendant Lillah Vial entonner le refrain de « Voyages voyages » nous jette la première pierre), et on prend même les spectateurs dans les bras. Ici, on aborde des sujets aussi fondamentaux que l'existence ou non de l'orgasme vaginal, la façon d'accueillir son mec qui vient de passer quinze jours au ski sans donner de nouvelles alors qu'on est accro aux textos, mais aussi l'amour, le vrai. Qu'est-ce que c'est, au fait, l'amour ? L'Âge libre tente

de répondre à la question. C'est peut-être vouloir un enfant à l'heure du couple libre et du trouple. C'est peut-être, selon la formule de Barthes, « être la fête de quelqu'un ». C'est aussi ne pas s'oublier, soi, comme être humain, et les cœurs se serrent un peu en entendant Lucie Leclerc avouer « avec toi je n'étais rien, mais c'était bien d'être rien avec toi ».



### Merde aux clichés de la féminité véhiculés dans les magazines féminins

Le propos est vertigineux et la question du couple posée. Comment se construire, seule ou à deux, dans une époque où l'on ne pardonne rien, et surtout pas aux femmes ? La féminité, ce combat ordinaire et quotidien se dresse ici sur un ring de boxe, ou de catch comme dans les « Mythologies » barthésiennes. Barthes effectuait un double mouvement de monstration et de dissimulation dans sa fameuse figure aux lunettes de soleil, qui soulignent les larmes versées tout en dispensant de les montrer. Les comédiennes de L'Âge libre osent faire valser les lunettes de soleil et montrer ce que c'est que de faire partie de la génération Y, cette génération qui se

reconnaît volontiers comme une génération sacrifiée. Sacrifiée, certes, mais pas désespérée pour autant. Il faut monter sur le ring et se battre à coups de poing, à coups de Barthes, à coups de chansons et de vannes qui fusent. Il faut oser décapiter sa poupée mannequin avec les dents dans un geste ô combien symbolique et libérateur. Décapiter sa Barbie, c'est reprendre le pouvoir, refuser de se soumettre aux diktats des uns et des autres et s'assumer, enfin. La compagnie Avant l'aube nous apprend aussi qu'on peut être contradictoire sans se contredire vraiment. Fantasmer sur l'idée d'un suicide romantique quoique vengeur et dire merde à « Belle du seigneur » et son Ariane perpétuellement dans l'attente et la retenue. Et découvrir à quel point il est libérateur de dire merde. Merde à son mec. Merde aux clichés de la féminité véhiculée dans les magazines féminins. Merde à la rupture qui vous a laissée sur le carreau mais vous a proverbialement rendue plus forte. Voilà quatre filles avec qui il faudra dorénavant compter. Quatre filles qui nous ont rappelé la magie d'Avignon : derrière la porte d'un tout petit théâtre peut se cacher un trésor de spectacle. On a hâte de voir la suite.

# FOCUS — L'ÂGE LIBRE

« N'est-ce donc rien pour vous que d'être la fête de quelqu'un ? ». Au cœur de ce spectacle-performance, cette formule des « Fragments d'un discours amoureux ».

## JEUNES ET JOLIES

— par Pierre Fort —

**« Sauvagement inspiré » des « Fragments amoureux d'un discours amoureux » de Roland Barthes, « L'Âge libre » réunit tous les composants de la réussite et s'annonce comme l'un des succès de ce OFF.**

D'ailleurs, le spectacle a déjà raflé toutes les récompenses (prix du Jury du festival À contre sens, Premier prix du Crous de Paris, Premier prix du Concours national de théâtre étudiant du Cnous). Mis au parfum en conférence de rédaction, on arrivait avec quelque appréhension, il faut bien le dire – un Roland Barthes « genré », un spectacle féministe et militant. Mais à la caisse du théâtre, l'esprit est conquérant : le produit est sûr et on s'est senti d'emblée mauvais coucheur. Il est vrai qu'elles sont archi craquantes, ces quatre jeunes filles pêchues et fragiles, sur leur ring dessiné par des guirlandes de leds. Elles sont chou, elles ont tous les talents, elles dansent, elles chantent impeccablement et se démènent comme de beaux diables en peignoir blanc puis en maillot noir deux pièces. L'une d'entre elles professe « J'ai un burn out de projets ». De fait, les comédiennes ne lâcheront jamais le spectateur,

bien vite au bord du burn out lui aussi. Il en a pour son argent, car ce n'est jamais stop, c'est toujours encore. Les tubes consensuels s'enchaînent à gogo (« Première suite au violoncelle » de Bach, « Can't Take My Eyes Off You » de Gloria Gaynor, « Bésame mucho » de Cesaria Evora, « It's Wonderful » de Paolo Conte, etc.) et la quatrième corde du ring est rapidement détachée et franchie afin d'établir la fameuse interactivité avec le public. Dans ce spectacle, dire ne suffit jamais. Car dire, c'est toujours faire : lorsqu'on mentionne, dans une des multiples love stories relatées, que ce jour-là il pleuvait, on s'asperge à l'aérosol d'eau minérale, afin que le spectateur puisse bien revivre la scène.



### Les « Fragments d'un discours amoureux » version « Biba »

Au chapitre PLEURER, les malheureuses actrices croquent de vrais gros oignons crus, s'en frottent les yeux et, comme si cela n'était pas assez, s'instillent des larmes artificielles. Au fond, c'est moins l'esthétique du cabaret,

revendiquée dans le programme, que celle de la saturation. La véritable prise de risque, c'est celle de l'indigestion. Même le petit moment d'anti-intellectualisme n'est pas absent : on daube sur la Nouvelle Vague et les « films hyper chiants » d'Éric Rohmer. Un seul ingrédient manque peut-être : les moments de silence, pourtant si efficaces au théâtre. Car, pris dans ce tourbillon, on a un peu de mal à saisir le propos. On repère bien parfois quelques citations de Barthes, on entend des passages de « Lettres à un jeune poète » de Rilke. Mais ce qui fait mouche, ce sont surtout les répliques qui parlent cul. Maintenant que « Le Monde » et « Madame Figaro » s'y sont mis, on se sent relax sur ce sujet, à vrai dire. Une comédienne déclare ainsi « Je suis jalouse quand mon mec regarde un film porno » avant de s'interroger sur la sexualité de ses grands-parents : sa mamie se faisait-elle faire des cunnilingus ? « L'Âge libre » est un mélange improbable de Roland Barthes et de « femmes libérées ». C'est les « Fragments d'un discours amoureux » version « Biba ».

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



OFF

L'ÂGE LIBRE

MISE EN SCÈNE MAYA ERNEST — THÉÂTRE DES BARRIQUES 19H25

© Adrien Feuillet

### « N'EST-CE DONC RIEN POUR VOUS QUE D'ÊTRE LA FÊTE DE QUELQU'UN ? »

— par Lola Salem —

**Les filles de la compagnie Avant l'aube arrivent en groupe, décontractées mais aussi impatientes de parler du spectacle. Pas facile de porter sur scène un regard sur le désir, sur les rapports intimes – amoureux et sexuels –, sans être taxé-e-s de « parti pris genré ». Surtout quand l'équipe est composée uniquement de femmes. Maya Ernest (mise en scène), Agathe Charnet, Lucie Leclerc et Lillah Vial (il manque à la table Inès Coville) sont féministes, mais elles annoncent la couleur : pas de clichés. Question : l'entrée dans l'intimité de l'être relève-t-elle forcément d'un point de vue genré et/ou d'une parole engagée ?**

« C'est clairement ce qu'on a essayé de nous plaquer sur le dos », répond Maya. Oui, « on peut parler de désir et d'amour, même jeune ». Elles ont tout de même « un peu vécu » ; et ceux qui les trouveront dépravées seront sans doute bloqué-e-s « par un préjugé générationnel ». Il n'y a pas de « honte du corps » ici, à la fois caché par un accoutrement noir – sobre, fonctionnel – mais également sensuel. Maya souligne le « plaisir coupable qu'il y a d'entrer dans l'intimité de quelqu'un » au théâtre, sorte de voyeurisme bien placé, si l'on peut dire. À l'origine du projet se trouve « un intérêt commun pour les "Fragments amoureux" de Barthes ». Elles en parlent comme d'une « sorte de dictionnaire » que l'on « laisse au bord du lit » et que l'on « relit tout le temps ». Loin d'un travail universitaire sur ce classique, la metteuse en scène invite ses quatre camarades à faire exploser une énergie libératrice sur scène. D'ailleurs, ça se voit, la complicité entre les filles de la compagnie Avant l'aube est forte.

Outre les questions entre « bonnes copines », chacune écrit pour le spectacle des textes pour les autres, développant autant qu'il lui est possible l'ensemble des « états amoureux » qu'elle a connus. Libération des corps, des esprits, du langage : si le mot « clitoris » claque aux oreilles, ce n'est pas par vulgarité gratuite, rappelle Lillah. Bien au contraire, c'est parce qu'il est un élément important du réel et de la sexualité : il existe et il pose question. « Clairement, cela provient d'une discussion entre nous, d'une question que chacune s'est posée. Lucie est la caution "scientifique" : elle nous fait des dessins. » De fait, la plupart des textes relèvent de questionnements du quotidien, qu'elles partagent entre ami-e-s, comme tout le monde. Et dans la forme, chacune a eu le droit de mettre à jour un fantasme théâtral personnel, relié à la problématique de départ : une scène aux accents d'Almodóvar, une autre se moquant des clichés de Disney, etc. Réconciliation de la scène et de la salle. Dans cette effusion scénique se trouve privilégiée l'envie de « vivre avec le public » au maximum, de jouer avec lui et d'intégrer ses réactions sans jamais changer la trame initiale du spectacle. « Il n'y a pas de honte à être populaire », assène Maya. Théâtre, musique et danse s'entremêlent selon le vœu original d'Agathe et Lillah. L'important, c'est que l'on ressente le corps : « On est là pour le vivre et le transmettre », sans pour autant « agresser le public ». Aucune réflexion binaire n'est donc à l'œuvre ici. Au contraire, envers ceux qui cherchent à les étiqueter bien vite comme « réacs », elles prônent un féminisme « moderne » : « On ne dé-sexualise pas le corps de la femme, on souhaite re-sexualiser le corps de l'homme. »

# NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

**LE BLITZ THEATRE GROUP, BÂTISSEUR D'UN MONDE NOUVEAU**

— par *Christophe Candoni* —

**Infatigables bâtisseurs, les sept interprètes de « 6 a.m. How to disappear completely » invitent à contempler la renaissance d'un monde tombé en ruine.**

Fondé en 2004 par Angeliki Papoulia, Christos Passalis et Yorgos Valaïs, le Blitz Theatre Group compte parmi les collectifs les plus inventifs et novateurs de la scène athénienne. Il s'est révélé en France avec des pièces comme « Guns! Guns! Guns! », « Late Night » ou « Vania. 10 ans après » qui, toutes emplies d'une poésie mystérieuse, mélancolique et onirique, aux tonalités étonnamment douces et loufoques, rendent compte de la morosité ambiante, d'un sentiment tenace de désenchantement, de déshérence humaine face au temps présent. Dans les profondeurs de la nuit noire recouverte d'un épais brouillard, une petite communauté d'ouvriers ordinairement vêtus et emmitouflés dans de longs imperméables répond au chaos par la construction d'abris précaires sur pilotis. Telles des fourmis pugnaces et laborieuses, ils s'affairent, s'activent, bricolent, combattant les éléments déchaînés d'une nature minérale et hostile et charriant la matière et la poussière. Leur ouvrage inlassable témoigne d'une hargne, d'une urgence, d'une

volonté pas farouche d'agir, se défendre et survivre à la catastrophe qui les menace. Ensemble et séparés, envers et contre tout, chacun muré dans sa soif de grandeur et son ineffable solitude, ils construisent les fondations de l'ère nouvelle à laquelle ils aspirent comme avant eux l'homme préhistorique qui découvrit le feu en frottant des cailloux ou celui qui, au Moyen Âge, faisait s'élever pierre après pierre et de ses mains les tours majestueuses des cathédrales.



**L'énergie du désespoir face à la réalité bancale**

Sur le vaste territoire industriel, ignoré et dévasté, qui leur sert de chantier, s'érigent des échafaudages que gravitent les acteurs tutoyant le ciel. Perchés dans les hauteurs, ils voient loin et rêvent grand. Le temps étiré, suspendu, se fait propice à l'ennui inévitable et à la réflexion méditative. Économe en mots et en actions, cette forme de théâtre qui s'apparente à un tableau vivant délivre un propos à la fois esthétique, politique, existentiel. Elle n'assène pas, elle évoque. Simplement par la puissance de ses images

à la beauté stupéfiante, par l'éloquence des sons feutrés et néanmoins musicaux comme des silences pesants qui la constituent. Inspirée du poète allemand Hölderlin et du cinéaste soviétique Tarkovski, la fable originelle et atemporelle, métaphorique et utopique, fait particulièrement écho à l'adage beckettien « Déjà essayé. Déjà échoué. Peu importe. Essaie encore. Échoue encore. Échoue mieux ». C'est au prix de cet effort redoublé qu'une éclaircie solaire inonde le plateau. Elle représente une figure divine ou mythologique, la poésie, l'art, le progrès, la connaissance, ou bien d'autres guides spirituels et salvateurs, autant d'éléments auxquels peut s'attacher l'homme éperdu mais plein d'espoirs pour réenchanter son rapport au monde et s'exhorter à aller de l'avant. Écrit en alphabet grec, le mot « espérance » formé aux néons bleus clignotant fébrilement apparaît comme une résolution tout aussi illusoire que nécessaire qui affiche un optimisme apparent mais surtout l'énergie du désespoir face à la réalité bancale et incertaine, celle des artistes et des citoyens affaiblis par la crise que traverse le pays fondateur de la démocratie et l'Europe entière. La lumière a triomphé de l'obscurité. Un autre jour se lève. Un monde nouveau advient.

*Spectacle vu à Reims, Festival Scènes d'Europe*

## FOCUS — BLITZ THEATRE GROUP

IN

**6 A.M. HOW TO DISAPPEAR COMPLETELY** D'APRÈS FRIEDRICH HÖLDERLIN  
CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE BLITZ THEATRE GROUP — OPÉRA GRAND AVIGNON JUSQU'AU 10 JUILLET 18H

« Angelika Papoulia dit dans une pénombre vespérale les premiers vers de Ménon pleurant Diotima. Se déploie alors sur scène un terrain vague aux allures de friche industrielle. »

**« CE QUE NOUS ESSAYONS DE FAIRE, C'EST DE COMMUNIQUER AVEC L'INCONNU »**

— *propos recueillis par Mathias Daval* —

**Mardi 5 juillet, entrée des artistes de l'Opéra d'Avignon : la veille de la générale, nous retrouvons Angeliki Papoulia, l'une des sept comédiennes grecques du Blitz Theatre Group. Un tour par la grande scène, en plein montage, encombrée de gigantesques structures métalliques en construction, avant de rejoindre les loges.**

**On nous a dit que l'équipe avait une sorte de rituel avant chaque représentation.**

« À Athènes, lorsque nous avons créé le spectacle en octobre dernier avec un chorégraphe, il commençait par nous mettre en cercle, puis nous engageons un travail physique, chaque comédien avec un partenaire, afin d'équilibrer les énergies. Nous nous allongions sur le sol, les corps connectés entre eux en une sorte de mosaïque improvisée. Chacun pratique une forme d'échauffement qui lui correspond : de la gymnastique, du yoga... Certains vont juste fumer à l'extérieur. Moi, je suis de ceux qui font des séries d'allers-retours compulsifs sur scène... C'est peut-être parce que j'ai arrêté de fumer il n'y a pas longtemps ! Quelques séquences sont très dangereuses,

notamment celle avec la structure que nous appelons entre nous le "château", car elle doit être escaladée tout en tournoyant ; elle a demandé un énorme travail de répétition. Alors nous conjurons le mauvais sort : trois minutes avant le début de chaque représentation, nous reformons un cercle, avec toute l'équipe y compris les techniciens, et nous empilons nos mains comme les basketteurs en criant : « 1, 2, 3, ZDO ! »

**N'est-il pas paradoxal de convoquer Hölderlin, un poète dont les mots sont si chargés de sens, dans une performance presque entièrement physique ?**

« En effet, il y a une sorte de contradiction. Mais justement nous voulions faire ressortir du romantisme non pas le côté rêveur ou éthéré, mais aussi son aspect obscur, cruel et rude. C'est pour cela que nous avons utilisé des matériaux comme le métal. Nous avons envisagé l'aventure pas seulement comme des danseurs mais aussi comme des artisans, des constructeurs qui portent des matériaux, les assemblent... La poésie n'est pas qu'un trip mental, il s'agit aussi d'émotions et de

mouvements qui traversent les corps. Tout ça atteint une dimension un peu mystique. »

**Tout aussi mystique que la « Zone » de Tarkovski, dont vous dites vous être inspiré ?**

« Nous avons été totalement influencés par "Stalker" : nous envisageons le plateau et l'espace que nous avons créé comme une sorte d'entité extérieure à nous, et on ne sait pas si elle est amicale ou hostile. Tout ce que nous essayons de faire, c'est de communiquer avec l'inconnu, alors tout peut arriver ! Avant chaque représentation, on se demande : qu'est-ce qui va se passer ce soir dans la Zone ? Est-ce qu'elle va blesser l'un d'entre nous ? Est-ce qu'elle va faire chuter un bloc de métal sur la scène ? Mais le plus frappant, c'est quand, à l'issue d'un spectacle, la Zone nous a révélé des choses nouvelles sur le poème de Hölderlin, et parfois sur nous-mêmes. »

**Vous pensez que le public ressent l'effet de la Zone ?**

« C'est sûr ! Tout ça agit à un niveau inconscient, il y a des connexions qui se font... Notre rêve le plus fou, qui est une sorte de private joke entre nous : faire venir sur scène une

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

athénée • théâtre Louis-Jouvet

# symphonie fantastique

musique  
Hector Berlioz  
nouvelle version  
pour orchestre  
de chambre sonorisé  
Arthur Lavandier  
direction musicale  
Maxime Pascal  
projection sonore  
Florent Derox  
informatique musicale  
Augustin Muller  
Le Balcon

24 et 25 sept 2016

toute la saison 16-17  
sur [athenee-theatre.com](http://athenee-theatre.com)  
01 53 05 19 19



Théâtre  
de la  
**Ville**  
P A R I S  
DIRECTION  
EMMANUEL  
DEMARCY-  
MOTA

OLIVIER COULON-JABLONKA / LUCINDA CHILDS  
BLITZTHEATREGROUP / ALY KEÏTA / BERLINER ENSEMBLE  
ROBERT WILSON / MIKHAIL BARYSHNIKOV  
ARTURO O'FARRILL / JAMES THIERRÉE / PIERRE MEUNIER  
AKRAM KHAN / FABRICE MELQUIOT / MOHAMED EL KHATIB  
VIMALA PONS / EMMANUEL DEMARCY-MOTA  
HOFESH SHECHTER / VINCENT DUPONT / CHRISTINE LETAILLEUR  
JEAN-PIERRE VINCENT / JAN MARTENS / DOROTHÉE MUNYANEZA  
ISRAEL GALVÁN & AUSSI BIEN D'AUTRES ARTISTES

#### À DÉCOUVRIR

AU THÉÂTRE DES ABBESSES, À L'ESPACE PIERRE CARDIN  
ET CHEZ VINGT THÉÂTRES PARTENAIRES

LE THÉÂTRE  
DANS LA VILLE  
SAISON 16-17  
**ABONNEZ-VOUS**

[theatredelaville-paris.com](http://theatredelaville-paris.com) / 01 42 74 22 77



OFF

## NEVA

MISE EN SCÈNE PAUL GOLUB  
LE NOUVEAU RING 11H50

« Un portrait de la comédienne Olga Knipper, veuve d'Anton Tchekov. Une méditation sur le rôle du théâtre autant qu'une mise en lumière de la violence politique. »

RUSSIE-CHILI-ICI

— par Floriane Fumey —

Tout semblait pourtant de bon augure. « Neva » est élue meilleure pièce chilienne en 2006, et c'est le premier texte que son auteur, Guillermo Calderón, confie à un metteur en scène, Paul Golub. En 1905, lors du Dimanche rouge, Olga Knipper, veuve de Tchekov et mythique comédienne russe, tente avec sa troupe de rejouer « La Cerisaie ». Alors que dehors la manifestation pacifiste est violemment réprimée, les artistes se mettent à douter. À quoi sert le théâtre dans un monde à feu et à sang ? Que peut le théâtre ? Où se situe la frontière entre le réel et l'imaginaire ? Qu'est-ce qui fait l'authenticité d'un comédien ? Pétri du bras-le-corps mené par les artistes chiliens pour vaincre les fantômes de la dictature passée, Guillermo Calderón s'attelle ici aux questions de mémoire et de résistance, qui deviendront par la suite les chevaux de bataille de son écriture. Le texte porte en lui un message éminemment politique : par essence, le théâtre qui renaît et s'éteint tous les soirs est un acte de résistance. La puissance du texte réside dans la polyphonie. L'Histoire se mêle ainsi aux histoires, et la violence du jeu à celle du présent comme du souvenir. La mise en scène quant à elle peine à suggérer ces finesses. On ne ressent ni l'urgence du théâtre si chère à Brecht, ni la tension rugissante entre le danger extérieur et le confort intérieur. Aucune rupture ne vient structurer l'espace et le jeu des comédiens. Nos personnages sont bien sens dessus dessous mais ne nous convainquent pas. Comment brouiller des frontières qui ne sont à aucun moment délimitées ? Paul Golub avait pourtant bien saisi l'importance de la métathéâtralité et avait lui-même défini l'importance de la simplicité de la mise en scène pour que la tension se resserre sur les comédiens. Eux ne semblent pas capables de la supporter.

À JAMAIS !

— par Timothée Gaydon —

Neva : fleuve de Russie occidentale qui se jette à Saint-Petersbourg. Paul Golub l'aurait-il allégrement confondu avec l'adverbe anglais « never » ? Tout est affaire de prononciation et de ressemblance, il ne s'agit pas de monter du théâtre comme on monte du Calderón ; ou la collision entre deux grands noms du théâtre est alors véritablement mortelle. « Neva » telle qu'elle est écrite par l'auteur chilien nous donne à voir un théâtre russe des années 1900 où se débattent trois comédiens, hantés par la mort de Tchekov, six mois plus tôt, et par leurs doutes quant à la légitimité de jouer, alors que la révolution se dessine au-dehors. Huis-clos rythmé par des jeux constants entre les personnages où chacun parle alors qu'il joue, récite alors qu'il parle, ou peut-être encore l'inverse (entre théâtralité et réalité, les frontières sont ici poreuses). Cette pièce n'aurait pu être écrite que par un Tchekov fou à lier, déraisonné à l'extrême, qui aurait mis le feu à sa cerisaie et fait de l'insurrection révolutionnaire son sacerdoce. Mais cette folie latente et qui traîne si admirablement dans le texte espagnol ne se dit jamais vraiment dans la mise en scène de Golub, trop polie peut-être, très conventionnelle, cela est certain. Si Neva égale « never », alors un plateau vide nous aurait suffi, et même comblé. Exit le mobilier vieillot et les fausses bouteilles de vodka. L'engagement est avant tout une parole effrontée qui se suffit à elle-même si elle est justement servie. Et c'est le jeu de Pauline Belle que l'on retiendra peut-être en ce sens, incarnant une Macha féroce et harpie – sœur voluptueuse et perverse du dramaturge russe –, son dernier monologue abject joué avec finesse et irrévérence redonne au mot « never » (ou Neva, le doute est sans fin...) ses lettres de noblesse. Neva Est Visiblement En Rodage.

OFF

## CHANSONS SANS GÈNE

MISE EN SCÈNE SIMON ABKARIAN  
THÉÂTRE LE PETIT CHIEN 20H45

« A plus de 60 ans, Yvette Guilbert est au soir de sa vie mais décide de débiter une carrière cinématographique. »

SPLENDIDE YVETTE GUILBERT

— par Pénélope Patrix —

A amateur-trice-s de chanson et de café-concert, ne manquez pas ce spectacle consacré à Yvette Guilbert, d'une qualité rare dans le domaine des hommages aux chanteur-se-s disparu-e-s. Troisième volet d'un triptyque dédié à la « diseuse fin-de-siècle », cet épisode est consacré à la fin de sa vie, marquée par un récital d'adieux au public parisien en 1938, les débuts d'une carrière dans le cinéma à soixante ans passés, et un engagement pour les droits des femmes (elle meurt à la fin de l'Occupation, deux mois avant d'obtenir le droit de vote) : une vieillesse qui n'est pas un déclin. Le répertoire interprété par Nathalie Joly et Jean-Pierre Gesbert fait alterner des chansons comiques et satiriques parfois corrosives (« À présent qu't'es vieux ») et des complaintes mélancoliques (« Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? », « Blues de la femme »), à l'image du répertoire ambigu et complexe de l'ar-

tiste, alliant ombre et lumière, burlesque et raffinements poétiques, puissance et vulnérabilité. La mise en scène de Simon Abkarian fait jouer dans un équilibre subtil le kitch, le charme suranné et la sobriété scénographique, où quelques flashes suffisent à évoquer les feux de la rampe et les failles du vedettariat. Il parvient à restituer le caractère inactuel/intemporel de la chanson réaliste, dont Guilbert a été une importante précurseuse, ouvrant la voie à des chanteuses comme Fréhel, Piaf, Barbara ou plus récemment Juliette. Mais c'est sur l'interprétation virtuose de Nathalie Joly que nous voudrions insister, sa capacité à interpréter Yvette Guilbert, au sens fort du terme, en la rendant à la fois lointaine – femme de son époque, saisie dans sa singularité, son étrangeté – et proche – elle nous touche profondément. Fruit d'un travail vocal et théâtral de longue haleine et d'une recherche dans les archives de la chanteuse (écrits, conférences), il s'agit là d'un vrai travail de composition.

## DOUBLES

PAROLES DE FEMME

— par Cécile Feuillet —

Des parfums d'absinthe, de cigarette, quelques notes d'un pianiste à l'allure de dandy... Il y a là quelque chose qui nous fait descendre sous les comptoirs du café-concert aux noms de paradis, à l'abri des regards, pour ne pas entendre ce qui ne devrait pas sortir de la bouche d'une femme. Pourtant, Yvette Guilbert n'était pas de celles qui gardaient leur langue dans leur poche : provocante, drôle, l'âme féministe, qui parle de l'amour comme on évoque une main nue qui passe sous les rideaux d'un fiacre. Mais loin d'être restée cachée, elle a mené toute sa vie une carrière fulgurante : chanteuse de la fin du XIXe siècle jusqu'à la fin de la seconde Guerre mondiale, admirée de Freud, conférencière, auteure, puis actrice de cinéma dans les dernières années de sa vie (on la retrouve notamment à jouer son propre rôle dans

« Faisons un rêve » de Sacha Guitry en 1936). Mais puisqu'il s'agit ici de musique, Nathalie Joly interprète une Yvette qui aurait tout de la vraie : un travail de la voix qui passe du parlé au chanté, chose nouvelle à l'époque, où la distinction entre les deux n'a plus lieu d'être. Elle inspirera d'ailleurs plus tard des chanteuses illustres comme Barbara, et qui reprendra elle-même « Les amis de monsieur ». Les chansons, entrecoupées d'extraits de lettres, de ses discours, de ses écrits, évoquent une femme qui revient sur un passé riche et parfois émouvant, qui a vécu au jour le jour et sans regret. Le duo avec le pianiste Jean-Pierre Gesbert apporte également une touche d'humour et de complicité attachante. Il faut admettre que la belle simplicité du spectacle nous invite finalement à nous intéresser à cette femme un peu oubliée aujourd'hui, mais pourtant quelque part si familière : par une voix, une parole.



## IN LES DAMNÉS

## MISE EN SCÈNE IVO VAN HOVE

COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES

9, 11, 12, 13, 15 ET 16 JUILLET À 22H ET 14 JUILLET À 23H

« Sans se référer à Visconti, Ivo Van Hove dirige les acteurs du français dans un spectacle proche de l'installation. »

## CHUTE SANS FILET

— par Lola Salem —

Si Ivo van Hove voulait « célébrer le Mal », il n'aurait pas mieux fait : « Ceux qui chercheront refuge dans la neutralité seront les perdants de la partie. » Les mots cinglants de l'arriviste Friedrich Bruckmann (Guillaume Gallienne) résonnent tels un manifeste artistique implacable. Le rituel mis en scène repose à la fois sur des évidences symboliques et sur une herméneutique frustrante, qui fait que la lecture du spectacle résiste à l'œil et à l'intellect. Le dispositif scénique est très – trop – lourd. Captations vidéo en live et rediffusions, musiciens bougeant sur scène et en coulisse, bruitages assourdissants – sans parler du jeu des comédiens eux-mêmes : il y a de quoi se perdre. Ivo van Hove joue certes sur l'idée d'un spectacle total, sans limites définies, trouvant même une certaine jouissance à nous montrer

l'envers du décor. Mais, d'autre part, il construit un rythme tout en ruptures, fait d'événements violents qui scandent un rituel funeste. Les cautions du Bien ne peuvent prétendre rivaliser : même Herbert Thallman – magnifiquement interprété par Loïc Corbery – doit fuir puis se résigner à mourir. Il n'est plus question de savoir ce qui peut être sauvé : il faut juste en finir, rentrer un à un les morts-vivants dans leurs cercueils déjà disposés. En se dépouillant progressivement de ses acteurs, la pièce semble alors gagner en netteté et en puissance. Martin von Essenbeck (Christophe Montenez) transcende la scène, évoluant vers une sorte d'anté-christ, « Surhomme » fou qui tire sur le public. Au milieu de tout cela, certains clichés du théâtre contemporain ont encore la vie dure : corps nus, que l'on recouvre de cendres, de sang, de goudron et de plumes. S'ils ne sont pas dénués de sens ni d'intérêt, le problème, c'est qu'on n'en est jamais tout à fait sûr-e-s.

## REGARDS

## TIÈDE ENFER

— par Olivier Lecomte —

Un Néron pédophile fils d'un hybride de Lady Macbeth et d'Agripine, une famille digne de Festen, un lago en uniforme SS, le tout sur fond d'installation à la tête de l'Allemagne du Reich qui devait durer mille ans : l'argument, l'époque, les personnages et le titre même laissaient espérer que ce « Crépuscule des dieux » – comme le désigne en toute simplicité Ivo van Hove – vous prendrait à la gorge dès les premiers instants et vous recracherait, pantelant, deux heures plus tard. Las ! Ni Dante, ni Shakespeare, ni Wagner n'étaient présents dans la Cour d'honneur hier soir. Malgré une mise en scène léchée, une scénographie habile, un usage de la vidéo très cinématographique et de belles interprétations par la troupe du Français, cela ne prend pas complètement.

Trop lisse, trop linéaire, trop répétitif. Le spectateur qui a vu ces mêmes murs se remplir des hallucinations infernales de Romeo Castellucci ou s'effondrer dans un fracas grandiose sous le poing de Simon McBurney, alléché par la réputation de van Hove, attendait sans doute trop, et la déception rend peut-être l'auteur de ces lignes, qu'un peu de démesure aurait séduit, trop sévère. L'implacable machine nazie est ici bien montrée, qui ne se satisfaisait que de l'obéissance aveugle. Konstantin von Essenbeck/Podalydès en fait les frais pendant la nuit des Longs Couteaux, que Himmler résuma ainsi : « Aligner au mur les camarades qui avaient fauté et les fusiller, chacun en frémissait, et, pourtant, chacun savait avec certitude qu'il le referait la prochaine fois qu'on lui ordonnerait. »

## OFF

## À PLATES COUTURES

## MISE EN SCÈNE CLAUDINE VAN BENEDEN

ESPACE ROSEAU TEINTURIERS 12H45

« Une mise en paroles et en musique de la vie et des luttes des ex-ouvrières de l'usine Lejaby. »

## MACHINES À EN DÉCOUDRE

— par Bernard Serf —

Il faut 9 minutes 30 – pas une de plus ! – pour confectionner un soutien-gorge. Et nous espérons qu'il vous en faudra moins pour vous convaincre, au terme de cet article, d'aller voir cette pièce. L'argument ? Des ouvrières qui refusent la fatalité d'une existence cousue de fil blanc. De décennies à s'échiner dans les ateliers, de mornes années d'exploitation grise, comme enfermées dans du « coton invisible » ; de « vies minuscules » pour parler comme Pierre Michon, de journées à « baisser la tête et serrer les fesses ». Et puis soudain... plus rien ! Dehors ! Cassez-vous, pauvres connes ! Et surtout ne la ramenez pas ! Trop chères ! Trop vieilles ! Usées ! Bonnes à la casse ! Des poubell's girls ! Eh bien non ! Non au rendement, aux délocalisations, aux fonds de pension ! NON ! Ça pourrait ressembler à du mauvais Zola. C'est une résurrection. Après avoir fait tapisserie, les voici désormais debout, entêtées, implacables. On pleure, on rit, on chante... et, même si parfois on déchante, on résiste ! Et comme dans la chanson, c'est bien la preuve qu'on « existe, dans ce monde égoïste ». Il y a mille et une manières d'entrer au panthéon des luttes. Ces femmes y sont parvenues par le chas d'une aiguille. Saluons-les, et rendons grâce aux comédiennes qui les incarnent, à leur metteur en scène et à l'auteure de cette histoire collective. Celle des femmes « Lejaby » qui n'ont pas voulu que leur usine ferme, pas plus qu'elles n'ont accepté de la fermer. Vous ai-je dit qu'il s'agissait d'une reprise ? D'une reprise qui nous parle de Couturières ?! Avouez que quand on aime le théâtre, c'est un signe, non ?!

## FEMMES EN LUTTE

— par Julien Avril —

Un théâtre politique et musical, savamment orchestré par Claudine Van Beneden qui recompose avec intelligence l'épopée complexe de ces femmes en lutte. Jeu de lumières rouges, musique suave et poses suggestives qui peu à peu se transforment en rythme lancinant des mêmes gestes répétés le dos courbé sur le poste de travail, néons froids et vacarme des machines. Très habile renversement du décor, le théâtre comme lieu de restauration du réel que dissimule le fantasme : derrière l'image de grâce et de beauté vendue, il y a le travail fastidieux ; derrière le charme, la besogne ; derrière l'amour, l'exploitation. Un seul acteur leur fait face, tantôt contre-maître tyrannique, tantôt mari défaillant, tantôt patin politique, et raconte en filigrane la lutte contre la domination masculine. Le texte s'est construit sous forme d'allers-retours entre des entretiens avec les véritables actrices du conflit social, et le travail de répétitions de celles qui les représentent. La question du traitement de la matière témoignage est ici brillamment résolue par Carole Thibaut, qui compose un drame, c'est-à-dire une action qui s'inscrit dans un espace et une durée, mais qui sans cesse se déploie au-delà de la scène. Nous suivons et nous nous attachons à des personnages dans un atelier précis, mais ce sont, à travers eux, tous les ateliers qui prennent la parole. Récits au public, scènes, chansons, récit à la caméra... Cette polyphonie crée la distance suffisante pour émouvoir et interroger à la fois. Empathie et dialectique. Comme l'a si bien dit la déléguée du personnel de Lejaby, présente au « bord de scène » après la représentation : plus que l'archive, c'est ce théâtre-là qui est l'outil le plus juste et le plus complet pour rendre compte, garder la mémoire et transmettre la résistance sociale.

## LA PENSÉE

C'est un homme de sciences qui s'explique devant son public de « juges ». Déroulant une logique implacable afin de démontrer qu'il est « sain d'esprit », sa folie héréditaire l'enferme irrémédiablement dans les méandres de sa folie. La nouvelle de Leonid Andreïev sur laquelle est bâtie la pièce est intéressante, tant par le développement psychologique que par le jeu narratif qu'elle développe. Mais la mise en scène perd à magnifier le rythme du texte et s'égarer un peu. L'acteur et adaptateur (Olivier Werner), pourtant en mesure de développer un personnage tout en ambiguïtés, ne parvient pas à dépasser certains réflexes de mise en scène usités. Dans ce « Horla » russe, l'introspection reste molle et, après quelques longueurs, la fin plaque un réquisitoire moral attendu. **L.S.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LE NOUVEAU RING 12H10 —

## ILIADE

« L'esprit des jeunes hommes toujours flotte à tout vent. Quand un vieillard est avec eux, il voit, en rapprochant l'avenir du passé, comment il est possible d'arranger tout au mieux, à la fois pour les deux parties », écrivait Homère dans « l'Iliade ». Impatiente et fougueuse comme les guerriers grecs et troyens qu'elle décrit au combat, la compagnie À tire-d'aile démontre que l'inverse est tout aussi valable ! C'est avec beaucoup de poésie qu'elle donne à entendre les passages les plus sanglants du texte antique, et qu'elle rend au récit épique son rythme haletant. Peinture, paillettes, kraft et farine sont les seuls accessoires de la violence des armes, du sang et de la terre, mais la force de la narration collective est si puissante qu'on s'envole avec eux. **F.F**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LA MANUFACTURE 21H20 —

## LA LEÇON

En voyant l'annonce d'une énième resucée de la pièce de Ionesco, on s'est demandé si le brave Eugène n'était pas un peu daté, voire poussiéreux. Réponse : oui, dans la mise en scène proposée au Vieux Balancier. Poussivement portée par un sosie de Zac Efron qui partage avec son modèle un amour du jouer faux, le spectacle intrigue par son manque d'acuité, son absence de parti pris (à moins que jouer Ionesco exactement comme on imagine que se jouait Ionesco il y a cinquante ans en soit un), son côté rance qui fige la pièce à mille lieues des préoccupations du théâtre d'aujourd'hui. On se demande encore comment on peut être aussi jeunes et aussi compassés. **A.S.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— VIEUX BALANCIER 15H45 —

# EN BREF

## FESTIVAL D'AVIGNON

## M'APPELLE MOHAMED ALI

Il y a la puissante interprétation d'Etienne Minoungou, qui flirte amoureusement avec la polyphonie, ou la schizophrénie. Et puis il y a une négritude universelle et moralisatrice qui dessine des color lines radicales et sans compromis partout dans la salle. Une négritude archaïque, qui parle trop d'elle, qui veut prouver qu'elle est aimable. Et puis il y a une scénographie marxiste où un portemanteau vidé de ses costumes est détourné en porte d'accès (au monde des Blancs ou à soi), en porte de prison, en cadre discursif du préjugé... Et derrière cette panique morale désespérée, il y a la résilience de Mohamed Ali. **C.S.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— COLLÈGE DE LA SALLE 17H15 —

## PLAY ME

Les enfants sont cruels et leurs jeux peuvent être tyranniques. C'est ce que démontre le M.O.V.E. Theatre de Taiwan dans sa nouvelle création. Pétri de mouvements répétés à l'infini et parfois inversés dans un univers qui n'est pas sans rappeler celui d'une pièce de Trisha Brown, « Play Me » insiste sur la fausse naïveté qui parsème les jeux enfantins. La ronde devient infernale quand l'un des danseurs prend le pouvoir sur les autres et leur impose son rythme. Le jeu se transforme alors en code social auquel il est difficile d'échapper. La norme s'impose à mesure que le rythme s'emballé. Qu'advient-il alors de celui qui ne veut plus jouer ? La meute se retourne contre lui. Dans le monde des enfants comme dans celui des adultes, il n'est pas bien vu de sortir du lot. **A.S.**

**DANSE / OFF**  
— CONDITION DES SOIES 17H10 —

## LA DERNIÈRE IDOLE

Pierre-François Garel ne lésine pas sur l'énergie : être une idole nécessite une force de tout instant, et à l'instar du personnage (un certain Johnny) il endosse le costume de « rock star » sans demi-mesure. Car en substance, derrière ce seul-en-scène aux allures de récit autobiographique (pas toujours lisse), de la « plus grande star française de la chanson » émerge le constat, mi-pathétique mi-tragique, d'un effacement de la frontière entre réalité (l'homme) et apparence (la vedette). La vie - témoignages et anecdotes à l'appui - devient davantage la fiction que l'homme se fixe, au fur et à mesure bien malgré lui. Le storytelling fait parfois des ravages effrayants : qui satisfait le fait de s'inventer sa propre réalité : le public ou la star elle-même ? **R.P.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— ARTÉPHILE 22H40 —

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉREUSE :



# VAISON danses

FESTIVAL INTERNATIONAL DE DANSE / VAISON-LA-ROMAINE

Du 04 au 29 juillet 2016

ALONZO KING

BENJAMIN MILLEPIED

ANTONIO PÉREZ & DAVID SANCHEZ

ANGELIN PRELJOCAJ

THIERRY MALANDAIN

& BALLET JUNIOR DU CONSERVATOIRE NATIONAL À RAYONNEMENT  
RÉGIONAL TOULON PROVENCE MÉDITERRANÉE /  
LES ATELIERS DE LA COMPAGNIE FRANÇOISE MURCIA

 [www.vaison-dances.com](http://www.vaison-dances.com)

réservations : 04 90 36 51 31

## Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

*Votre talent prend vie*

au sein d'un CV multimédia sans pareil



*Votre talent en illimité*

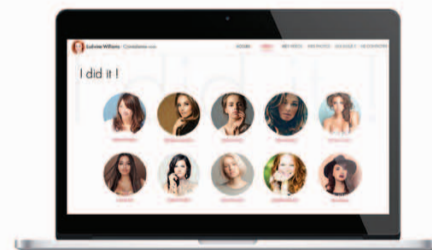
Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



**voxingpro**

*Ne vous faites plus doubler*

Conservez vos acteurs récurrents



*Être ou ne pas être...*

...toujours au bon endroit, au bon moment !



Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer ;-)

Comédien voix professionnel ?

Inscrivez-vous gratuitement sur [voxingpro.com](http://voxingpro.com)

# FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

**IL TRIONFO DEL TEMPO E DEL DISINGANNO**  
**MISE EN SCÈNE KRZYSZTOF WARLIKOWSKI**  
**DIRECTION MUSICALE EMMANUELLE HAÏM**

**WARLIKOWSKI OU LE TRIOMPHE DE L'ÉMOTION**  
— par Marie Chiaramonti —

Il fallait voir le public sortir du théâtre de l'Archevêché, ce samedi 2 juillet, les yeux rougis d'émotion, à l'issue d'« Il Trionfo del Tempo e del Disinganno », mis en scène par Krzysztof Warlikowski. Pour cette première, le metteur en scène polonais a fait jouer l'émotion visuelle à son paroxysme. Certains s'en sont offusqués, comme toujours, vieux caciques d'opéra ; d'autres, au contraire, s'en sont émus. Dans cette allégorie haendélienne, parabole de la vacuité et de la fragilité de l'existence, le metteur en scène polonais convoque des images fortes, amplifiées par la vidéo. Comme celle de Sabine Devieille, si jeune mariée en robe et couronne blanche, vision absolue de la Beauté, qui meurt, peu à peu, dans un chant éthéré et sublime ; ses joues où coulent ses larmes de sang, ses veines tranchées, seule à une table de famille abandonnée par le temps, le plaisir et la désillusion. C'est dans un théâtre miroir que nous plonge Warlikowski. Deux salles de cinéma scindent le plateau en deux espaces avec, au milieu, une cage de verre, où la jeunesse danse, trans-haendélienne, extase musicale. Beauté pasolinienne d'un acteur-danseur qui tombe mort, nu au comble du plaisir. Pêché de jeunesse. Le temps et la désillusion auront raison de la beauté et la jeunesse, nous dit le jeune Haendel

de vingt-deux ans qui compose l'opéra. Vanité des vanités, tout est vanité, nous dit le metteur en scène. Comme celle de toutes ces femmes, figurantes, qui défilent : beauté abîmée, maquillage trop souligné, aux tenues chic mais dépassées, moches, laides, déglinguées par l'âge, et qui viennent s'asseoir en silence, dans ce qu'il reste de leur féminité, sur les sièges bleu-gris des salles de cinéma. Elles nous font face, nous le public, qui contemplons ces deux espaces, ces temps d'une vie, la jeunesse, la vieillesse et la mort. Esthétique du sublime et de la laideur. Warlikowski nous plonge dans un univers de contrastes.



**Warlikowski fait de la parabole d'Haendel un théâtre de l'émotion**

La beauté n'est plus qu'un fantôme. Et c'est d'ailleurs un texte de Jacques Derrida sur les fantômes que le metteur en scène projette à la fin de la première partie. « Croyez-vous aux fantômes ? » demande au philosophe, avec une fraîche et touchante naïveté, Pascale Ogier. On se souvient que l'égérie de la nouvelle vague, fille de l'actrice fétiche de Duras Bull

Ogier, s'est suicidée, trop jeune. Et c'est une photographie de Sarah Kane qui orne l'une des pages du programme de salle. Beauté, jeunesse fauchée, ou qui se fauche elle-même. Ne pas se voir périr. Warlikowski fait de la parabole d'Haendel un théâtre de l'émotion, de vérité. Tristesse presque schubertienne. Point d'émotion sans musique. Car si le théâtre est si fort, il le doit aussi à la musique et à Emmanuelle Haïm, qui dirige Le Concert d'Astrée avec une infinie douceur mélancolique. Elle semble effleurer du bout des doigts les notes, les phrasés, les tempi. L'orchestre occupe à merveille l'espace sonore du théâtre. Consolation haendélienne. Et les chanteurs d'être aussi merveilleux que ne l'est la direction de la chef française. Le ténor Michael Spyres brille par sa vocalité et son aplomb dans le rôle du Tempo. La voix ténébreuse et ambrée de Sara Mingardo donne au Disinganno toute la profondeur de la vacuité de l'existence. Franco Fagioli, contre-ténor du Piacere, invite presque à la débauche vocale. Enfin, « La Devieille » incarne la beauté, musicale, théâtrale, vocale. Des nuances des plus fines aux aigus stratosphériques, Sabine Devieille est époustouflante dans la musique de Haendel qui demeure sublime, ad vitam aeternam...

# LES RENCONTRES D'ARLES

CHARLES FRÉGER

**EMBARQUEZ POUR L'ÎLE AUX MONSTRES**  
— par India Bouquerel —

C'est un étrange bestiaire que donne à voir Charles Fréger avec son exposition « Yokainoshima », présentée dans le cadre des Rencontres d'Arles, à l'église des Trinitaires. Démon aux visages surdimensionnés, colorés et souriants, armés de couteaux, sur une plage. Divinité à tête de cheval, tunique rouge sang, les pieds dans une rizière. Jumeaux démoniaques recouverts de boue, un masque d'argile plaqué sur le visage. Hommes transformés en fétus de paille qui semblent danser dans la neige. Charles Fréger a parcouru le Japon durant plusieurs années – de l'île d'Hokkaido, au nord de l'archipel, à l'île d'Ishigaki-jima tout au sud – pour réaliser cet inventaire des yokai, oni, tendu et kappa, les spectres, monstres, ogres et farfadets, qui peuplent encore aujourd'hui l'imaginaire japonais. Dans les campagnes, où la tradition animiste est toujours vivace, des cérémonies rituelles mettent régulièrement en scène ces créatures surnaturelles, à l'occasion de la nouvelle année ou lors de fêtes costumées : Charles Fréger en a tiré une série de portraits. Il a par exemple immortalisé les Na-

mahage, ces démons affublés d'un long couteau, dans la province d'Akita sur l'île de Honshu. La coutume veut que chaque année, autour du nouvel an, ils descendent de la montagne pour réprimander les enfants fainéants. On apprend que les parents les apaisent en leur offrant nourriture et alcool. Une grande carte, située au cœur de l'exposition et réalisée à partir des illustrations très réussies de Doris Freigofas et Daniel Dolz, permet d'un seul coup d'œil d'identifier la provenance de chacun des monstres photographiés par Fréger.



**Entre le monstre merveilleux et la nature brute**

Mais si l'intérêt documentaire de cette série photographique ne fait aucun doute, Charles Fréger ne vise ni le réalisme, ni l'exhaustivité. Il a choisi de présenter ces figures masquées hors des cérémonies dans lesquelles elles évoluent habituellement. Du folklore, il a conservé les danseurs, les masques et les costumes confectionnés par les villageois. Assisté du

jeune architecte Jumpei Matsushima, il les a mises en scène en pleine nature, dans des champs, des rizières, sur des plages. Les sujets sont centrés, leurs couleurs éclatantes. Et ce qui frappe le spectateur, c'est avant tout l'incroyable beauté de ces portraits, née de la présence incongrue de ces monstres au sein de la nature dont ils représentent l'indomptable puissance. Ce contraste saisissant, entre le monstre merveilleux et la nature brute, frappe l'imagination et transporte le spectateur dans l'île fantastique tout droit sortie de l'imaginaire de Charles Fréger. On ressort de l'exposition ravi, étourdi, dépaycé mais aussi frappé par un sentiment d'inquiétante étrangeté, comme après un rêve. Parce que ces monstres nippons témoignent tout autant de l'incroyable fécondité de la culture vernaculaire japonaise que de notre besoin à tous de mettre en récit les phénomènes naturels qui nous échappent, pour nous en prémunir et tenter de les accepter. Et c'est sans doute ce qui explique que l'on revisite, bien longtemps après par l'avoir quittée et par la seule pensée, cette île aux monstres que Charles Fréger a créée.

---

# IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR, ET NOUS

# MAPUTO MOZAMBIQUE

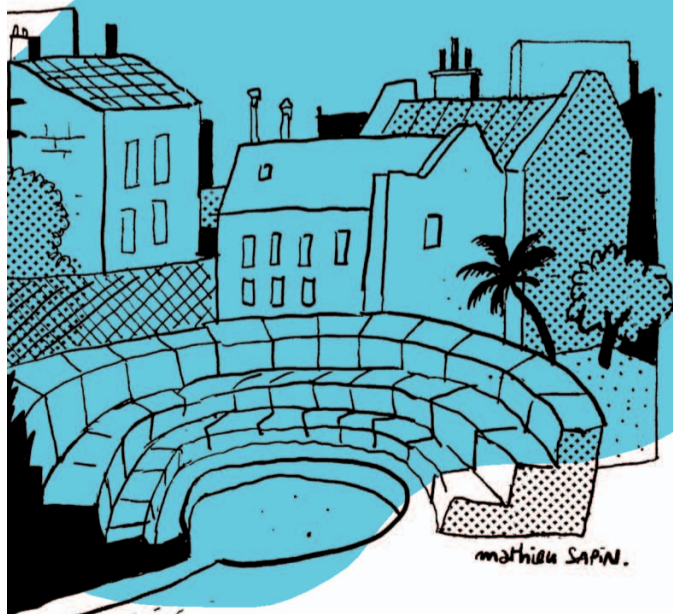
UNE EXPÉRIENCE BRUTE AUX FRONTIÈRES DE LA MUSIQUE, DE LA DANSE ET DU JONGLAGE  
AVEC 6 JEUNES ARTISTES VENUS DU MOZAMBIQUE



Télérama : « Un spectacle qui, dans le même temps, hypnotise et réjouit »  
Danser Canal Historique : « Un concert chorégraphique jonglé, absolument unique dans le paysage artistique »  
Le Figaro : « Un spectacle détonant »

FESTIVAL VILLENEUVE EN SCÈNE, DU 9 AU 21 JUILLET À 19H30 (relâches les 12 et 19 juillet), Place Charles David, Villeneuve-lès-Avignon, 04 32 75 15 95  
Cie Thomas Guérineau / [www.thomasguerineau.com](http://www.thomasguerineau.com) / [www.villeneuveenscene.com](http://www.villeneuveenscene.com)

## LES NUITS DES ARÈNES FESTIVAL



## ARTS & POLITIQUE EDITION 2

### AUX ARTS, CITOYENS ! UNE INVITATION À PRENDRE LA PAROLE

2, 3, 4 SEPTEMBRE 2016  
PARIS - ARÈNES DE LUTÈCE  
ET PETIT BAIN

ATELIERS, DÉBATS, SPECTACLES

PROGRAMME & INFOS : [WWW.NUITSDESARENES.COM](http://WWW.NUITSDESARENES.COM)



# LA QUESTION

WHAT ARE WE WAITING FOR?

— par Christos Passalis (Blitz Theatre Group) —

« I am waiting.  
When it comes to waiting, I am almost the best.  
(I say almost because I have a friend, she knows how to wait in a much more refined way, I have learnt a lot from her).  
So I am waiting. Nobody can tell I am waiting but I do.  
I am silent, at times even joyful, I am able to talk about this and that, agree and disagree, laugh and sympathise but actually, I am not there.  
In fact, I am waiting.  
I am lost in a gap of time, somewhere between the present, the past and the future, I don't move, I am just waiting.  
I am calm and cold blooded, I am like a prehistoric fish at the bottom of the sea, hidden in the sand, with my antennas moving incessantly, moving like crazy, searching, evaluating, looking for signs and messages, looking for friends and enemies.  
Just sitting there, at the bottom of my sea. Calm and silent, having even changed the colour of my skin so as not to attract anyone's attention, so as not to make any impression whatsoever to anybody. Invisible. Waiting.  
It doesn't really matter what I am waiting for. My waiting experience has taught me that one can wait for anything, no matter how significant or insignificant it

may be. All waitings are equally important. One has to realize this from the start: There is nothing that it is not worth waiting for. Don't let anyone fool you and make no mistakes on this. Everything is worth waiting for. A phone call, the bus, a letter, an appointment, the end of the day and the beginning of the day, the time when the bar is open, the time to go to bed. Everything. I have learnt to wait for anything.  
I know by heart how to postpone life, I know this from my infancy.  
All my life I have been waiting and I don't plan to change now.  
So I am waiting.  
At the bottom of my sea.»

*The Blitz Theatre Group was formed in October 2004, in Athens, by Aggeliki Papoulia, Christos Passalis and Giorgos Valais. The group's basic principles are the following: Theatre is a field where people meet each other and exchange ideas in the most essential way, not a field for virtuosity and ready made truths.*

# LE DESSIN

LE CHOIX DU OFF

— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

# 6

C'est le nombre de spectacles dans lesquels Francis Lalanne jouera l'année prochaine.

L'HUMEUR

## «Soirée de merde.»

— L'anguille d'Angélica Liddell —

I/O MICRO

@JCBRIANCHON —

Alerte: la prise d'otage de l'Opéra par le #Blitz est terminée. Les agresseurs sont re-tranchés dans les loges. @FestivalAvignon

@RICKETPICK

Angelica Liddell, "qué haré yo..." 2nd part Logorhées, insultes, fesses nippones et pré-puces, torture de l'épuisement...  
Entracte.  
#FDA16

@POISSONSOLUBLE

Les Damnés Rien de bien sulfureux. Du théâtre qui pèse & qui pose. C'est très mal sonorisé & la diction comédie fr sonne feuilleton mal doublé

@PHILIPPENOISSETT

Silence : les Fabienne(s) écrivent... #damnes

@AUCAFEFRAÇAIS

"Tu vois Warli, la prochaine fois tu me fais violer par un poulpe et on aura peut être le Molière" #ZazaPostLiddell #LiddellPrice

@OLIVIERLECOMTE

6 AM : how to [make the public] disappear completely. Si Merkel voit ça, elle exigera une nouvelle coupe du budget de la culture grec.

—  
Twitter : #iomicro — @iogazette

# COUPER POUR UN TEMPS DE NOS PEINES

# TRIBUNE

## HÖLDERLIN, HÉRAUT DE LA HYPE ?

— par *Mathias Daval* —

**« Mais aux lieux du péril, croît aussi ce qui sauve » : les lecteurs d'I/O les plus assidus auront reconnu la célèbre citation de Hölderlin, utilisée comme leitmotiv depuis nos éditions dédiées au Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles, où elle était gravée en frontispice de la performance d'ouverture.**

Dans cette saison théâtrale qui vient de s'écouler, le poète romantique allemand (1770-1843) nous a semblé omniprésent : adapté par Castellucci dans son « Œdipe Tyran » ; source d'inspiration du « Prometeo » de Luigi Nono programmé au Festival d'Automne ; cité par Maxime Kurvers, Philippe Quesne, Angélica Liddell ou encore dans le « Phèdre(s) » de Warlikowski, voilà qu'on le retrouve dans le spectacle du Blitz Theatre Group à Avignon. Hölderlin, référence incontournable des mises en scène branchées et intellos ? Si la récurrence est frappante, c'est que Hölderlin est par ailleurs parfaitement ignoré du grand public et rarement étudié dans l'enseignement secondaire, études de lettres comprises. Comme la plupart des idéalistes allemands du début du XIX<sup>e</sup> siècle (Novalis, Schiller, et même, dans une certaine mesure, Goethe), il fait partie de ces auteurs fréquemment cités mais rarement lus. Difficile, du coup, de s'ôter l'idée qu'il y a une forme de snobisme à le choisir précisément comme référence. Le germaniste Jean-Pierre Lefebvre le résume avec élégance : « Son nom est le shibboleth, le signe de reconnaissance et de connivence qu'échangent ceux qui ont décidé de ne parler que de la poésie. » Mais il faut creuser plus loin, essayer de comprendre pourquoi Hölderlin est devenu hype auprès des intellos de tous bords.

Raillé par Goethe et Schiller à cause de ses incohérences, ses erreurs de traduction de Sophocle (ses contresens, même !), et surtout sa langue insolite et complexe, Hölderlin est incompris de son vivant. Contrairement à Lenz, Kleist ou Novalis, pas de fulgurance biographique mais une retraite dans l'isolement et la folie, reclus pendant trente-six ans dans sa tour de Tübingen... Il aura fallu Nietzsche et Rilke pour redécouvrir l'œuvre du poète et la porter au pinacle de la pensée idéaliste allemande, qu'elle ne quittera plus jusqu'à aujourd'hui, revivifiée par Brecht et Heidegger (et même célébrée par les intellectuels nazis, qui mangèrent décidément à tous les râteliers).



### À quoi bon des poètes en temps de détresse ?

C'est que l'œuvre de Hölderlin est d'une modernité redoutable. Elle marque la différence entre l'ancien temps et le nouveau : le retrait du divin. Comment vivre dans un monde qui n'est plus baigné par la lumière d'en haut ? Un siècle plus tard, le revers optimiste de cette question insondable résonne entre les lèvres de Fritz Lang dans « Le Mépris » de Godard : « Ce n'est plus la présence de Dieu, mais son absence qui rassure l'homme. » Problématique exprimée de façon explicite chez Castellucci, qui, par une séquence vidéo incrustée dans « Œdipe Tyran », fait résonner, comme Hölderlin avant lui, son identification avec Œdipe, et avec elle tout le drame du savoir moderne : le poète, le créateur est ce voyant qui possède un œil supplémentaire sur le monde : « Le roi Œdipe a un œil en trop peut-être. Ces douleurs qu'a cet homme, elles ont l'air indescriptibles, indicibles, inexprimables » (Antigone).

Thème hautement rimbaldien qui ne quittera plus les esprits. Il ne fait aucun doute : Hölderlin est lui aussi ce « passant considérable » ; l'heideggerien Dominique Janicaud remarque : « En France, Hölderlin partage avec Rimbaud le privilège éblouissant de symboliser le plus décisivement l'être poétique dans sa vitale radicalité. » Pas un hasard, du coup, que Camus utilise une citation de « La Mort d'Empédocle » en exergue de « L'Homme révolté », que Derrida l'appelle « le poète des poètes » et qu'il soit, depuis quarante ans, l'une des obsessions de Philippe Sollers... La philosophe Nicole Parfait résume les enjeux avec acuité : « Hölderlin parvient à saisir et à unir dans une pensée non dialectique l'essence de la Grèce et celle de la modernité et à élaborer une pensée de l'histoire non messianique. C'est par ce tour de force qu'il représente pour nous, enfants tardifs de la modernité, revenus de tous les messianismes et convaincus bien souvent d'être arrivés au terme de l'histoire, l'étoile dont la lueur lointaine est peut-être la seule à même de nous indiquer la voie d'un avenir possible. » Cette voie reste volontiers nimbée de mystère : « Le poète que je préfère est Hölderlin pour des raisons que personne ne percera », écrivait Aragon. Pirouette facile. Alors, à quoi bon des poètes en temps de détresse ? Que peut un vieil aède allemand pour le théâtre contemporain ? Peut-être ce signe de ralliement universel à la quête de l'absolu qui nous anime tous, créateurs comme spectateurs, dans l'attente de la Bonne Nouvelle. Peut-être ces mots révélés au seuil de la folie qui précède la contemplation du visage de Dieu. La conclusion appartient à Hölderlin : « Ce que nous sommes n'est rien, ce que nous cherchons est tout. » Eh bien, continuons de chercher.

## QUE PEUT LA PAROLE DE HÖLDERLIN AUJOURD'HUI ?

— La réponse de *Maxime Kurvers* —

« Je ne crois pas avoir de rapport spécifique à Hölderlin, pas plus qu'à n'importe quelle autorité textuelle. Et je pense que l'art ne doit pas être l'exégèse d'une œuvre ou d'une figure, ou plus largement de lui-même. Et l'honnêteté serait de dire qu'on instrumentalise toujours une œuvre à son propre compte. J'ai donc utilisé un fragment de « La Mort d'Empédocle ». Je cherchais pour un moment précis du processus à retourner son caractère performatif propre, en faisant intervenir l'idée la plus aboutie de théâtre qui soit. « Je me laisse dire une utopie communiste » est le sous-titre de ce moment. Et c'est ainsi que j'ai choisi Hölderlin. Car, et pour répondre à votre question, ce que peut certainement la parole de Hölderlin, c'est tenter de circonscrire un cadre possible à ce que serait un art communiste (de la transformation du monde). Son Empédocle définit ainsi le plan de conséquences de ce qu'il faudrait acter : le philosophe au bord du cratère de l'Etna, prêt à s'y jeter pour « retourner à l'élément », appelle une dernière fois son jeune disciple et l'humanité entière à tout jeter par-dessus bord (gouvernants, morale paternelle, propriété). Cependant, la parole de Hölderlin est complexe, et il n'énonce d'un projet communiste pas uniquement l'évidence, tantôt agissant comme des slogans (« ceci n'est plus le temps des rois » etc.), tantôt cryptique. Hölderlin, c'est pour moi l'anti-agit-prop, l'anti-déclaratif et l'anti-péremptoire ; il

n'impose rien et nous oblige à travailler à ses différents niveaux, théoriques, prosodiques, formels, et nous laisse donc libres face à son projet ; ce qui en soi est un projet esthétique et politique à part entière. En passant ce récit (puisque récit il y a) sur le plateau de théâtre, dans une boîte noire et close, j'avais voulu reproduire cette opération de retrait, d'abandon de toute posture de jeu, d'arrêt de tout volontarisme pour soi et pour les autres. Mais je me suis aperçu qu'il ne restait à l'intérieur du théâtre presque rien de la nature, rien que l'air ambiant, et cette inconnue qu'est l'assemblée des spectateurs vivants. J'ai alors décidé de sacrifier le jeu de l'acteur à ces deux paramètres. « La Mort d'Empédocle » est donc pour moi le sacrifice de l'acteur, au profit de quelque chose de plus grand que lui. Mais ce sacrifice est en réalité une offrande, celle d'un théâtre qui soit à partager aristocratiquement entre tous, et de manière non séparée. Ce qui ne veut pas dire la fusion de tout avec tous, mais simplement nous envoie le mot d'ordre d'une nouvelle organisation à penser la paix. »

*Maxime Kurvers travaille depuis 2008 à réaliser des scénographies de théâtre et assiste régulièrement le chorégraphe Jérôme Bel. À partir de septembre 2016, il sera artiste associé à la Commune d'Aubervilliers. Il sera présent au Festival d'Automne de Paris.*

I/O Gazette n°32 — 09.07.2016

La gazette des festivals — www.iogazette.fr  
Gratuit, ne peut être vendu.

Éditeur : I/O — Mairie du 3<sup>e</sup>, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris  
— contact@iogazette.fr  
Imprimerie **Le Progrès**, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef  
**Marie Sorbier** marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint  
**Mathias Daval** mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint  
**Jean-Christophe Brianchon** jc.brianchon@iogazette.fr

Conception graphique **Gala Collette**

Maquettage **Auriana Beltrand**

Responsable Partenariats / Publicité  
**India Bouquerel** india.bouquerel@iogazette.fr

Retrouvez-nous sur **Twitter** et **Facebook**.

Ont contribué à ce numéro

Baptiste Drapeau (illus.), Lola Salem, Audrey Santacroce, Bernard Serf, India Bouquerel, Christophe Candoni, Olivier Lecomte, Pénélope Patrice, Cécile Feuillet, Floriane Fumey, Timothée Gaydon, Julien Avril, Pierre Fort, Rick Panegy, Marie Chiaramonti.

Photo de couverture

©Alinka Echeverria, Encre blanche, 2016. Avec l'aimable autorisation d'Alinka Echeverria / Résidence BMW au musée Nicéphore Niépce.

INTIMES ET DE NOS MISÈRES.. — JEAN VILAR



LA GAZETTE DES FESTIVALS

[WWW.IOGAZETTE.FR](http://WWW.IOGAZETTE.FR)